

Les femmes en éducation et en formation

Jeanne d'Arc Gaudet

Volume 33, Number 1, Spring 2005

Les femmes en éducation et en formation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079058ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079058ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association canadienne d'éducation de langue française

ISSN

0849-1089 (print)

1916-8659 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gaudet, J. (2005). Les femmes en éducation et en formation. *Éducation et francophonie*, 33(1), 1–5. <https://doi.org/10.7202/1079058ar>

Tous droits réservés © Association canadienne d'éducation de langue française, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Liminaire

Les femmes en éducation et en formation

Rédactrice invitée :

Jeanne d’Arc GAUDET

Faculté des sciences de l’éducation, Université de Moncton, Nouveau-Brunswick, Canada

Le mouvement féministe a su, en quelques décennies, modifier positivement l’image que les femmes avaient d’elles-mêmes. Dans les pays industrialisés, elles semblent avoir compris qu’elles peuvent agir sur leur avenir, qu’il faut travailler pour y arriver et surtout se distancier des stéréotypes sexistes nuisibles à la réalisation de leurs rêves et de leurs projets. Par ailleurs, le discours médiatique sur la question de la réussite et la persévérance scolaire des garçons – objet de débats passionnés depuis quelque temps – voudrait faire oublier le chemin à parcourir pour que les filles et les femmes sentent que les portes leur sont entièrement ouvertes dans toutes les sphères de l’activité humaine, y inclus en éducation et en formation.

Aujourd’hui, les femmes n’hésitent plus à poursuivre des études postsecondaires. Bien sûr, les femmes ont fait des gains importants, à tel point que le nombre de femmes dans les établissements postsecondaires dépasse celui des hommes. Malgré le fait qu’elles réussissent bien, les femmes sont encore peu nombreuses dans les champs du savoir en sciences, en mathématiques, en technologies et en ingénierie. Il s’agit là d’une problématique qui a fait l’objet de nombreuses recherches et plusieurs facteurs qui expliquent le phénomène ont été cernés. Nous constatons, parmi ceux-ci, la présence de stéréotypes inconscients chez le personnel enseignant, par exemple, la différence de traitement selon le sexe, qui est encore plus marquée dans les cours de mathématiques et de sciences naturelles. C’est pourquoi les filles s’y sentent moins autorisées à participer aux discussions et ont tendance à demeurer invisibles. En ce qui a trait à la situation des femmes qui enseignent dans les établissements postsecondaires, on observe une augmentation graduelle de leur nombre. Toutefois, des études démontrent que des barrières freinent toujours leur accès

aux postes administratifs et que les stéréotypes sexuels et sexistes restent fortement présents dans la culture professionnelle et organisationnelle des établissements.

Pour Pauline Fahmy (1997), l'éducation dans une perspective féministe a pour objet le développement intégral des personnes et ce développement est largement déterminé par les rapports sociaux, de classe et de sexe, dans lesquels évoluent les personnes. Toujours selon Fahmy, il appartient aussi à l'éducation de fournir à celles-ci les outils nécessaires à la modification de ces rapports. Or, contrairement aux messages subtils qui veulent que les motivations et les enjeux des rapports sociaux de sexe fassent désormais partie de débats passésistes, nous croyons, à l'instar de nombreuses chercheuses, que la recherche par les femmes et sur les femmes en éducation et en formation suit à retardement celle d'autres secteurs des sciences sociales et humaines. L'institution scolaire, tout comme l'organisation du travail, traduit les rapports de pouvoir hérités des sociétés patriarcales.

Dans le présent numéro de la revue, on retrouve quelques réponses aux questionnements qui émergent concernant la problématique des filles et des femmes en éducation et en formation. Voici quelques-unes de ces questions. Les rapports sociaux de sexe en éducation et en formation nuisent-ils toujours au développement des filles et des femmes? Est-il suffisant d'avoir recours à l'analyse quantitative pour expliquer la place des filles et des femmes dans les études postsecondaires? Est-ce qu'un taux de féminité supérieur à celui des hommes dans les programmes de formation assure un environnement d'apprentissage exempt de sexisme? Qu'en est-il de la dynamique de la réussite scolaire des filles? En milieu minoritaire, quelle est la situation des filles et des femmes francophones en éducation? Quelle est la situation des filles de parents migrants en matière d'éducation? Les stéréotypes et la ségrégation sexuelle limitent-ils l'accès des femmes aux savoirs théoriques et pratiques dans des champs d'études autrefois réservés aux hommes? Quels rapports les filles entretiennent-elles avec les sciences et avec la technologie? Quelle est la situation particulière des femmes adultes en lien avec leur rapport aux savoirs nouveaux? Quel est l'état des lieux de la discipline « sciences de l'éducation » et les études féministes? Comment se manifeste l'iniquité en éducation et en formation pour les filles et les femmes? Quel lien peut-on faire entre l'accès des filles et des femmes aux diplômes postsecondaires et le marché de travail? Est-ce que les sciences de l'éducation s'inspirent des savoirs théoriques produits par les études féministes? La critique des fondements épistémologiques par les chercheuses féministes a-t-elle changé le paysage de la science en éducation et en formation?

Dans le premier article, Pierrette Bouchard et Jean-Claude St-Amant soutiennent que l'éducation est devenue un enjeu majeur où la dynamique des rapports entre les sexes déterminera la place des femmes dans la société de demain. Selon Bouchard et St-Amant, les bases d'une nouvelle masculinité hégémonique sont en émergence en éducation. À partir de diverses recherches et d'articles de presse, les auteurs présentent deux lectures diamétralement opposées. L'analyse du premier contexte révèle les aspirations scolaires élevées des filles et les efforts qu'elles consentent à faire pour atteindre leurs buts. Le deuxième contexte est celui des discours médiatiques à propos d'un phénomène observé dans la majorité des pays industria-

lisés : les performances plus laborieuses des garçons. L'analyse fait émerger trois interprétations dominantes. La première est celle du courant faisant du garçon la « victime » d'un milieu scolaire trop féminisé où les enseignantes seraient proportionnellement trop nombreuses. Le deuxième courant d'interprétation insiste sur les dysfonctions de l'école, soit un système scolaire qui ne serait pas adapté aux garçons. Enfin, le courant essentialiste de l'identifié masculine ramène un énoncé dit « de sens commun » : laissez les garçons être ce qu'ils sont, des garçons. Les auteurs concluent que le ton alarmiste des médias et l'inquiétude suscitée chez les parents sont des raisons qui poussent les personnels scolaires à agir de façon précipitée, court-circuitant la réflexion préalable nécessaire quant aux mesures de soutien à adopter et quant aux cibles à privilégier. Le résultat en est que les interventions visant les garçons sont conçues à partir de conceptions essentialistes et « naturalisantes » de l'identité masculine, et se traduisent massivement par le recours à la non-mixité et aux sports.

L'article de Jeanne d'Arc Gaudet, réalisé en collaboration avec Claire Lapointe, présente les résultats d'une étude menée auprès des jeunes filles francophones du secondaire au Nouveau-Brunswick. Selon les écrits, le nombre de problématiques diversifiées fait ressortir la complexité des éléments entourant le processus du choix de carrière des filles. Le but de la recherche est de mieux comprendre la nature des influences présentes dans ce processus, particulièrement en ce qui a trait au rôle des intervenantes et des intervenants scolaires dans les écoles francophones du Nouveau-Brunswick. À la fois dans leurs rêves et dans la réalité, les filles choisissent toujours des programmes d'études qui, selon leurs croyances, leur permettront d'être en relation avec autrui et de mieux aider les autres, soit les domaines comme la santé, l'enseignement et certaines disciplines des sciences sociales.

Dans l'article de Dominique Lafontaine et Christiane Blondin, les autrices utilisent des bases de données et des rapports d'enquêtes internationales consacrées à la compréhension en lecture, aux mathématiques et aux sciences pour tenter d'apporter un éclairage au sujet des performances respectives des filles et des garçons dans ces domaines. À partir d'un premier état des lieux basé sur des enquêtes récentes, les autrices constatent que les résultats font apparaître une supériorité marquée des filles en compréhension de lecture. En mathématiques, les trois études réalisées par l'I.E.A puis par l'OCDE (1965, 1981, 1995 et 2000) montrent d'importantes différences de résultats entre les filles et les garçons; en sciences, les études déjà anciennes réalisées par l'IEA (1971, 1984, 1995) mettent aussi en évidence des différences de résultats entre les filles et les garçons. Globalement, dans ces deux dernières disciplines, les garçons ont de meilleurs résultats que les filles.

Les autrices Vanessa Lentillon et Benoîte Trotin s'intéressent aux différences entre les sexes en éducation physique et sportive (EPS) et plus particulièrement à la relation éducative entre le personnel enseignant et les élèves. Leur article met en parallèle deux approches complémentaires des différences entre les sexes en EPS et permet de comparer la réalité objective des différences avec la perception qu'en ont les filles et les garçons. Il s'appuie sur deux études : l'une cherche à vérifier – à partir d'observations vidéo – si les garçons sont favorisés dans les interactions, et l'autre

visé à mesurer – à l'aide d'un questionnaire – le degré de satisfaction des élèves au niveau du soutien du personnel enseignant. Les autrices concluent que le contexte scolaire constituant un lieu de socialisation implicitement différenciateur selon le sexe, les interactions n'échappent pas à ces différences. L'école crée un contexte de confrontations intergroupes, notamment entre les sexes.

D'entrée de jeu, Nicole Mosconi précise qu'elle et les membres de son équipe travaillent sur la théorisation de la notion de rapport au savoir depuis les années 80 et que le concept constitue la base pour comprendre les phénomènes éducatifs et formatifs. Selon l'autrice, les savoirs sont régis par des codes qu'elle appelle des « grammaires sociales ». Elle définit la grammaire sociale comme un ensemble de règles explicites ou implicites qui permettent des réalisations, mais en même temps opèrent des divisions et posent des interdictions aux sujets. Elle souligne que les savoirs sont aussi divisés en fonction des rapports sociaux de sexe, rapports que le système social institue entre les sexes comme une structure fondamentale de la société qui organise tous les systèmes sociaux, depuis la famille, l'école, le travail et les autres champs politique, juridique, culturel de la société sociale. Pour illustrer ses hypothèses théoriques, l'autrice présente quelques éléments tirés de l'analyse de trois entretiens cliniques de femmes adultes françaises.

L'article de Nicole Lirette-Pitre et Donatille Mujawamariya présente la problématique d'une recherche qui sera réalisée dans une classe de sciences de 9^e année au Nouveau-Brunswick. Il s'agit de présenter des activités novatrices susceptibles de permettre aux jeunes filles de la classe d'appivoiser les ordinateurs et de développer leur confiance en informatique. Les activités seront conçues selon une perspective féministe et socioconstructiviste de manière à ce que les élèves des deux sexes travaillent en équipes afin de favoriser la collaboration, la discussion, le dialogue, les échanges qui sont des stratégies privilégiées par les filles dans leur apprentissage.

Dans deux domaines universitaires dont l'un est traditionnellement masculin – les sciences – et l'autre, traditionnellement féminin – les sciences humaines – les autrices Donatille Mujawamariya et Christabelle Sethna analysent en profondeur des données provenant de sources secondaires générées par l'Université d'Ottawa afin d'évaluer les différences homme-femme en ce qui concerne l'inscription; le statut à temps partiel et à plein temps; les programmes de premier, deuxième et troisième cycles; l'embauche; le rang professoral; le salaire et l'adhésion à la Faculté des études supérieures et postdoctorales. Leur but est de vérifier l'hypothèse selon laquelle la situation des femmes professeures et étudiantes s'est beaucoup améliorée depuis 1987, date à laquelle l'Université d'Ottawa a adopté un énoncé de mission pour promouvoir la présence des femmes dans tous les domaines de la vie universitaire. Les résultats révèlent que les étudiantes et les professeures continuent à se faire prendre dans une sorte d'« entonnoir académique ».

Le texte de LeBreton, McKee-Allain et Ouellette présente, quant à lui, une problématique et une recension des écrits liés au processus d'insertion professionnelle chez les femmes francophones du Nouveau-Brunswick. Sur le plan conceptuel, ils ont privilégié une démarche psychosociale, qui caractérise particulièrement l'expérience des femmes. Cette étude met en lumière trois éléments qui caractérisent l'insertion

professionnelle des femmes, c'est-à-dire : la dimension relationnelle, l'influence du milieu familial par le processus de socialisation et l'élément structurel du marché de l'emploi.

Le texte de Diane-Gabrielle Tremblay porte sur le phénomène de l'apprentissage dans une communauté de pratique. C'est une modalité d'apprentissage qui semble intéressante pour certaines catégories de main-d'œuvre. L'autrice mentionne qu'il existe peu d'écrits traitant d'expériences de communauté de pratique où l'on trouve des participantes féminines puisque la majorité des expériences semblent s'être déroulées dans de grandes entreprises plutôt masculines. Sa propre étude avait pour but de déterminer si le mode d'apprentissage en communauté de pratique est aussi pertinent pour les femmes que pour les hommes étant entendu que les rapports sociaux, les réseaux et les échanges sont fondamentaux dans ce type d'apprentissage. Les résultats obtenus montrent que l'importance accordée aux objectifs est supérieure chez les femmes – et ce, de façon significative –, alors que les différences observées dans l'atteinte des objectifs par les hommes et les femmes ne sont pas significatives.

L'article de Renée Cloutier fait suite à une première démarche d'analyse réalisée à partir de la recension d'écrits scientifiques, publiés en langues française ou anglaise en 2001 ou 2002 dans 48 revues scientifiques en sciences de l'éducation. Dans cette recherche, l'autrice a choisi onze études qui cadraient davantage leurs analyses dans le champ des études féministes. Son but est de montrer la contribution des études en sciences sociales dans la compréhension de la réussite éducative en enseignement postsecondaire aux États-Unis, en Grande-Bretagne et au Canada, notamment. Elle a voulu vérifier si les articles consultés accordaient préséance aux rapports sociaux de sexe et aux femmes d'une part et s'ils privilégiaient ou non une approche sociologique féministe dans leurs analyses d'autre part.

Conclusion

Par la diversité des thèmes abordés et par la qualité de leur contenu, ces articles jettent un nouvel éclairage sur certaines des grandes questions que soulève l'éducation des filles et des femmes. Que les autrices et les auteurs soient chaleureusement remerciés de leur remarquable contribution. Nous aimerions profiter de l'occasion pour remercier également ceux et celles qui ont collaboré à la réalisation du présent numéro. Le nom des personnes qui ont participé au processus d'arbitrage nous vient d'abord à l'esprit. Nous tenons à souligner également l'excellent travail qu'accomplit l'équipe de direction de la revue, et surtout le précieux appui de sa directrice, Chantal Lainey.